



LaFont, Joseph de:
LES

2

TROIS
FRERES
RIVAUX,

COMEDIE.

Par MR. D. L. F.

Le prix est de vingt sols.



A PARIS,
Chez PIERRE RIBOU, Quay des
Augustins, à la Descente du Pont
Neuf, à l'Image S. Louis.

M. DCC. XIII.

Avec Approbation & Permission.

LES
TROIS
FRÈRES
RIVAUX

COMÉDIE

PAR M. DE LA
MÉTASTASE



A PARIS,
Chez P. Le Roy, Libraire, Quai de
Neuilly, à la Colonne du Pont
Neuf, à l'angle de la Seine.
M. DCC. LXXII.
Non approuvé par le Censeur





A
MONSIEUR
MONSIEUR LE MARQUIS
D E
COURCILLON,
GOUVERNEUR DE LA PROVINCE
DE TOURAINE.



*L E Z, soyez obéissante,
Pariez Muse; Quoi que vos Vers
Soient des presens peu dignes d'être offerts,
Il faut être reconnoissante:
Allez les consacrer au vaillant COURCILLON.*

a ij



EPI T R E.

Que son illustre Renommée,
Que l'éclat de son sang, la grandeur de son nom,
Que l'intrepidité qu'il fit voir dans l'Armée,
Jointe au goût qu'il fait voir pour l'érudition,
Vous frappent d'admiration,
De quelque noble ardeur qu'on ait l'ame enflâmée,
Peu de gens sont connus de Mars & d'Apollon.
Muse offrez lui donc vôtre Ouvrage,
Et qu'un respectueux hommage,
Vous fasse mériter l'honneur de ses regards.
Est-il pour vous une plus belle gloire
Que de suivre un mortel qui sçait de toutes parts
Se tracer un chemin au Temple de Mémoire ?

DE LA FONT.





P R E F A C E.

CETTE Comedie doit sa naissance à une Conversation que j'eus cet Hyver avec un de mes amis qui a beaucoup d'esprit & d'érudition: La premiere idée qu'il eut sur ce sujet m'en fit venir une infinité d'autres que j'ai mis en action, ainsi qu'on le pourra voir: Le succès de cette Piece m'a fait d'autant plus de plaisir, que je n'avois osé m'en flater: Mille circonstances attachées à la saison où elle a été donnée, sembloient concourir pour l'étouffer dans son commencement; mais par bonheur mon sujet s'est trouvé si nouveau & si theâtral que j'ai surmonté tous les obstacles qui s'élevoient contre moi: Un sujet quand il est un peu traité est seul capable de faire réussir une Piece: Aussi ai-je obligation à mon ami de m'en avoir donné la premiere idée.

Il est inutile de répondre aux objections que l'on m'a faites; j'ai divertit avec assez de noblesse tous les honnêtes gens, c'étoit l'unique but que je m'étois proposé.



A C T E U R S.

M. PHILIDOR, Bourgeois de Paris, qui s'est enrichi au Palais.

Mad. PHILIDOR, sa femme.

ANGELIQUE.

MERLIN, Valet de la Maison, servant chez M. Philidor.

LE MAQUIS Lisimon,

LE COMTE Lisimon,

LE CHEVALIER
Lisimon,

} Tous trois freres & tous trois Capitaines dans le Regiment de la Reine.

LA RONCE, Valet.

La Scene est à Paris chez M. & Mad. Philidor, dans l'avant-cour du Jardin de leur Maison.



LES
TROIS FRERES
RIVAUX.
COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

MERLIN *seul, tirant trois Bourses de sa poche
l'une après l'autre.*



ROIS objets ravissans, trois bour-
ses pleines d'or ;
Qu'un valet est heureux chez Mon-
sieur Philidor !
Tel qui veut épouser Angelique sa
fille ,

Vient à moi pour avoir accès dans la famille.
J'en ai *novissimè* produit trois tour à tour
Qui veulent par l'hymen couronner leur amour.

A

2 LES TROIS FRERES

Le premier a déjà tiré l'aveu du pere,
Le second a tiré parole de la mere,
Le dernier de la fille a tiré l'agrément,
Et moi de tous les trois j'ai tiré de l'argent.
Le premier est je croi Marquis, le second Comte,
Et l'autre Chevalier Justement, c'est mon
compte;

Capitaines tous trois, tous trois du même nom,
Et tous trois introduits par moi dans la maison.
Mon manège est plaisant, je suce les trois freres :

Mais ma foi le cadet fait le mieux ses affaires.
Comme il paye assez bien, & qu'il paroît foncé,
A la fille d'abord je l'ai droit adressé :
Aussi je le sers mieux que ne feroit personne.
Mon cœur officieux est à qui plus lui donne ;
Le bon de tout ceci, c'est que sans le sçavoir,
Epris du même objet, tous trois pensent l'avoir :
Car j'ai conduit ma barque avec tant de sagesse
Que chacun d'eux, de l'autre ignore la maî-
tresse.

Peste, pour un mari la fille est un tresor ;
Car son pere au Palais a gagné des monts d'or.
Elle ; elle a pour la robe une invincible haine,
Et veut absolument un Epoux Capitaine
Mais . . . Je vois justement le plus jeune des trois.
Il marche doucement, & vient en tapinois
C'est quelque rendez-vous qui dans ce lieu l'ap-
pelle

Je ne me trompe point Car j'aperçois la
belle
Qui sort de son côté pour le même sujet.

[Faint bleed-through text from the reverse side of the page, including the word "famille" and a decorative flourish.]





S C E N E II.

ANGELIQUE, LE CHEVALIER
LISIMON, MERLIN.

MERLIN *continuant.*

H E' bien ? qu'est-ce ? approchez, Merlin est
du secret.

Vous le sçavez, je suis tout propre aux confi-
dences.

(*Ils se saluent.*)

Hé, mon Dieu, laissez-la toutes vos réverences.

LE CHEVALIER.

Madame, quel bonheur de vous entretenir.

Mon sort avec le vôtre est-il prêt à s'unir ?

Puis-je espérer bien ôt par un doux hymenée

Voir ma félicité justement couronnée ?

Parlez, belle Angelique.

ANGELIQUE.

Esperez Lisimon,

Et sçachez de mon cœur quelle est l'intention.

Si mon hymen vous plaît, je veux vous satis-
faire,

Et j'y vais disposer & mon pere & ma mere.

Dans la Robe ils vouloient me choisir un Parti,

Mais c'est à quoi mon cœur n'a jamais consenti.

Ils voudront bien enfin, ou je suis fort trompée,

Pour seconder mes vœux prendre un Gendre
d'Épée.

A ij.

4 LES TROIS FRÈRES
MERLIN.

Oùï, Madame a raison, ces Messieurs du Palais
Avec leur air gris-brun font des maris si laids;
C'est une nation impolie & grossiere;
Mais vive un Capitaine, à sa mine guerriere,
A ses discours polis, à son air conquérant,
La beauté la plus fiere en peu de jours se rend:
Pour moi, si j'étois fille, & que j'eusse des char-
mes,

Ce seroit à Monsieur que je rendrois les armes.
LE CHEVALIER.

Vrayment Monsieur Merlin vous êtes obligeant.
MERLIN *à part.*

Et là, là, je t'en vais donner pour ton argent.
LE CHEVALIER.

Franchement les Robins enfoncez dans l'étude,
En abondant le Sexe ont l'accueil un peu ru-
de.

MERLIN.
Plaisant époux ma foi qu'un époux à rabat,
Car, qu'est-ce dites-moi, que Damon l'Avocat?

Un fat, un ignorant balayant la grand-Salle,
Qui par sa vanité croit que rien ne l'égale,
Qui de papiers tous blancs a soin d'emplir son
fac;

Qui décide de tout & ab-hoc & ab-hac,
Qui s'écoute parler, qui s'applaudit lui-même,
Pindarifiant ses mots avec un soin extrême,
Qui dans les entretiens tranche du bel esprit,
Qui rit tout le premier des sottises qu'il dit,
Qui respecte-lui seul sa mine de poupée,
Le matin est en robe & le soir en épée,
Etourdi, dissipé, grand parleur, en un mot
Qui par tout fait l'habile, & par tout n'est
qu'un sot.

RIVAUX
ANGELIQUE.

Merlin fait des portraits.

MERLIN.

Oh, c'est mon fort Madame.
Vive, vive un guerrier pour une jeune femme,
Et vous serez heureux l'un & l'autre à jamais
Si l'hymen aujourd'hui peut remplir vos sou-
hairs.

LE CHEVALIER.

Merlin est fort porté pour nous deux ce me-
semble.

MERLIN.

Pour vous deux cependant, à dire vrai je trem-
ble.

ANGELIQUE.
Tu trembles ? pourquoi donc ?

LE CHEVALIER.
De grace explique toi.

MERLIN *à part.*
J'en vais encor tirer de l'argent sur ma foi.

ANGELIQUE.
Que dis-tu là ?

MERLIN.
Moi, rien.

ANGELIQUE.
Ah ! tire nous de peine.

MERLIN.
Vous voudriez avoir un époux Capitaine ?

ANGELIQUE.
Hé bien ? Merlin.

MERLIN.
Hé bien, votre pere aujourd'hui

Vent vous voir pleinement satisfaite de lui,
Sur certain Capitaine il a jetté la vûë,

Et vous allez dans peu, Madame, être pour-
vûë.

6 LES TROIS FRÈRES

LE CHEVALIER.

Ah ! Ciel, je suis perdu.

ANGÉLIQUE.

Quel cruel contre-tems !

LE CHEVALIER.

Que ferai-je ? Ah ! Merlin, voilà ma bourse,
prends.

Il faut jouër ici quelque tour de ta tête.

MERLIN.

Moi, prendre encor de vous ? ah ! je suis trop
honnête.

LE CHEVALIER.

Pour réussir en tout tu n'as qu'à dire un mot.

MERLIN *prenant l'argent.*

Hélas ! il bien vrai, je ne suis pas trop sot.

LE CHEVALIER.

C'est toi qui dans ces lieux voulus bien m'introduire,

Par toi j'obtins le cœur pour qui le mien sou-
pire,

Acheve mon bonheur . . . Car dans cette mai-
son

Je sçais que de tout tems tu fus le factoton.

MERLIN.

Allez je rends l'argent, si dans cette journée

Je ne vous conduis pas tout droit à l'hymenée;

Je sçaurai bien lever toute difficulté,

Mais, que Madame agisse aussi de son côté.

ANGÉLIQUE.

Ne vous chagrinez point Lisimon, je vais fai-
re

Tout ce que je pourrai pour engager mon pere.

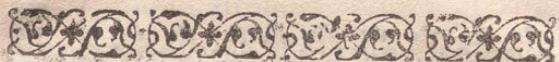
MERLIN.

Sinon je sçaurai bien vous sortir d'embarras.

ANGÉLIQUE *en s'en allant.*

Revenez dans une heure, allez, n'y manquez
pas.





S C E N E . I I I .

M E R L I N *seul , regardant sa
derniere bourse.*

V Oilà donc de l'argent encor que je racro-
che ,

Je fais un magasin de bourses dans ma poche :
Je ne croi pas qu'au monde il soit d'Agioyeur ,
De Notaire , de Juif , même de Procureur
Qui porte aux loüis d'or une plus tendre esti-
me ,

Tirer à droite , à gauche , est ma grande ma-
xime .

Tout va bien jusqu'ici , mais si les deux aînez
En ce lieu par malheur se trouvent nez à nez
L'un a l'aveu du Pere , & l'autre de la mere
Chacun d'eux a caché son amour à son frè-
re

S'ils rencontrent ici leur cadet Lisimon . . .

Et s'ils savent enfin que je suis un fripon ,

Que j'ai tiré des trois avec effronterie ,

Ils ne manqueront pas de me prendre à parties ,

Ils voudront s'expliquer . . . que faire en ce cas
là ?

Un peu d'effronterie ajustera cela .

Mais je voi les aînez . . . ah ! juste ciel , je trem-
ble . . .

Qu'ils vont être ébahis de se trouver ensem-
ble

Restons ; puis que je viens de prendre mon parti ,
Morbleu , je n'en veux pas avoir le démenti .

8 LES TROIS FRERES



SCENE IV.

LE MARQUIS LISIMON *entrant par un côté du Theatre*, LE COMTE LISIMON *entrant par l'autre*, MERLIN.

LE MARQUIS LISIMON *se croyant seul*.

C'est ici la maison de mon futur beau-pere, Je viens pour terminer avec lui notre affaire.

LE COMTE LISIMON *se croyant seul aussi*.
Madame Philidor qui connoît mon amour Doit me donner sa fille, & conclure en ce jour.

LE MARQUIS *à part*.
Monsieur Philidor croit que je suis fils unique, C'est pour cela qu'il veut me donner Angelique.

LE COMTE *(à part)*.
Sa mere par bonheur me croit seul de mon nom,

Et pense que je suis l'unique Lisimon.
LE MARQUIS *à part*.
Le nom de Lisimon peut honorer sa fille.

LE COMTE *à part*.
Mon nom seul peut me faire entrer dans sa famille.

MERLIN *à part & bas*.
Ma foi, c'est un honneur qu'aucun des deux n'aura,
Ou Merlin à la peine aujourd'hui crevera.



R I V A U X.

LE MARQUIS.

Mais j'aperçois Merlin.

LE COMTE.

C'est Merlin, c'est lui-même.

LE MARQUIS *apercevant le Comte.*

O Ciel! qui vois-je encor? ma surprise est extrême;

Est-ce une illusion? le Comte dans ces lieux?

LE COMTE.

Quel homme en cet instant se présente à mes yeux?

C'est vous Marquis je croi . . .

LE MARQUIS.

Comment? c'est donc vous Comte?

MERLIN *bas.*

Peste, ils vont s'éclaircir, ce n'est pas là mon compte.

Merlin lui fait plusieurs réverences.

LE COMTE.

Bonjour Merlin, bonjour . . . je ne sçais où j'en suis.

au Marquis.

Mais je veux être instruit de ce point si je puis, Que faites vous ici? quelle est cette aventure?

LE MARQUIS.

Mais de vous bien plutôt, que faut-il que j'augure?

Vous n'êtes pas ici sans dessein sûrement?

MERLIN.

Hé Messieurs à quoi bon cet éclaircissement?

LE COMTE.

Tais toi Merlin, tais toi . . . s'il faut que je m'explique,

Je viens en ce legis pour l'hymen d'Angeli- que.

LE MARQUIS.

Et moi j'y viens aussi pour la même raison.



10 LES TROIS FRERES

LE COMTE *en colere.*

Quoi morbleu ?

MERLIN.

Paix Messieurs . . . respectez la maison ;
Quoi donc ? prétendez-vous faire ainsi des que-
relles . . .

Messieurs les Officiers dites-moi des nouvelles.

LE MARQUIS.

Oh ! morbleu tais toi donc. Peste soit du bu-
tor . . .
au Comte.

Je viens ici mandé par Monsieur Philidor ;
Voilà ce qu'il m'écrit , car j'ai l'aveu du perc . .

LE COMTE.

Moi j'ai pareillement un billet de la mere.

LE MARQUIS.

Son pere par sa lettre à mes vœux la promet.

LE COMTE.

Et sa mere me l'offre aussi par son billet.

LE MARQUIS *lit la lettre de M. Philidor.*

A M. le Marquis Lisimon, Capitaine
dans le Regiment de la Reine.

*F*Aites-moi l'honneur Monsieur le Marquis de vous
trouver tantôt chez moi , je parlerai de vous à
ma femme & à ma fille , & je ne doute pas que
vous ne leur plaisez fort ; ne paroissez pas d'abord
dans la maison , promenez-vous en m'attendant
dans les allées de mon Jardin , je les y conduirai
l'une & l'autre , & ce sera là que se fera la pre-
miere entrevüe.

LE COMTE lit la lettre de Madame Philidor.

A M. le Comte Lifimon, Capitaine
dans le Regiment de la Reine.

C'est aujourd'hui Monsieur le Comte que je dois
parler de vous à ma fille & à mon mari; je
vous attends, nous finirons ce jour même si vous sou-
haitez, comptez sur ma parole, trouvez-vous seule-
ment dans mon Jardin, & m'y attendez, j'aurai
soin de m'y rendre avec mon mari & ma fille, qui
comme je l'espere seront charmez l'un & l'autre
de l'honneur de votre alliance.

LE MARQUIS.

Ciel! que me dites-vous?

LE COMTE.

Que venez-vous m'apprendre?

MERLIN.

Ah! quel galimatias, je n'y puis rien compren-
dre.

LE MARQUIS *bas à Merlin.*

Merlin écoute un mot, tirons-nous à l'écart.

MERLIN.

Que vous plait-il Monsieur?

LE MARQUIS *bas à Merlin.*

Comment double pendard,

Pourquoi ne m'as-tu pas revelé ce mystere?

MERLIN *bas au Marquis.*

D'honneur, je l'ignorois.

LE MARQUIS *bas.*

Sçais-tu que c'est mon frere?

MERLIN *faisant Pétonné.*

Votre frere Monsieur? ah! que m'apprenez-
vous.

Et qui diable a donc pu l'introduire chez nous?

72 LES TROIS FRÈRES
LE MARQUIS.

Moi jete le demande.

MERLIN.

Ah ! Monsieur je vous jure
Que j'en lave mes mains ; voyez , quelle avan-
ture,
Mais la fille est pour vous , j'en ferois bien ser-
ment,
Je m'en vais lui parler . . . laissez-nous un mo-
ment.

LE COMTE *bas à Merlin.*

Vrayment Monsieur Merlin j'ai sujet de me
plaindre.

MERLIN.

De qui Monsieur ?

LE COMTE.

De vous.

MERLIN.

Moi , je n'ai rien à craindre ?

LE COMTE *bas.*

Et vous en agissez certainement fort mal ;
Vous deviez m'avertir que j'avois un Rival ,
Je vous avois payé je pense en galant homme.

MERLIN *bas.*

Moi ? je n'en sçavois rien , ou la foudre m'af-
fomme ;

Mais vous vous allarmez , je ne vois pas pour-
quoi ;

Angelique est pour vous , vous dis-je , croyez-
moi :

haut.

Embrassez-vous, Messieurs, sans causer de desor-
dre.

LE MARQUIS.

Moi j'épouse Angelique , & n'en veux point
démordre.

LE COMTE.



RIVAUX.

LE COMTE.

Moi je l'épouse aussi, j'y suis déterminé.

LE MARQUIS.

Parbleu vous cederez car je suis votre aîné.

LE COMTE.

Oh ! parbleu nous verrons ; sur le fait de ma-
tresse

Je suis humble valet à votre droit d'aînesse.

LE MARQUIS *en colere.*

Je vais en attendant la fin de tout ceci

Au jardin du beanpere.

LE COMTE.

Et moi j'y vais aussi.



SCENE V.

MERLIN *seul riant.*

J'en suis quitte à la fin, mais ce n'est pas sans
peine,

Respirons un moment & reprenons haleine ;

Un autre se seroit yingt fois déconcerté,

Mais dans le monde il faut sur tout être ef-
fronté.

L'effronterie en France est un vice à la mode,

Rien de plus necessaire, & rien de plus commo-
de.

Un parfait effronté ne doit rougir de rien,

Et c'est le grand art pour amasser du bien.

Les hommes de nos jours ont toute honte bue,

Et de quelque côté que je tourne, la vûe

Je ne voi d'indigens que les sots vertueux,

B

14 LES TROIS FRERES

Il faut un front d'airain pour devenir heureux.
Taisons-nous . . . j'apperçois mon bon homme
de maître
Entéré du Marquis autant qu'on le peut être ;
Il prétend lui donner Angelique aujourd'hui ,
Mais j'empêcherai bien qu'elle ne soit pour lui.



S C E N E VI.

M. PHILIDOR, MERLIN,

M. PHILIDOR.

AH ! te voilà , Merlin.

MERLIN.

Fort à votre service.

Toujours zélé pour vous.

M. PHILIDOR.

Va , je te rends justice ,
Tu m'as toujours paru la perle des Valets ,
Je sçais que contre tous tu prends mes interêts ,
Même contre ma femme.

MERLIN.

Elle est insupportable.

M. PHILIDOR.

Pour toi , tu me parois un garçon raisonnable ,
Car tu prends mon parti.

MERLIN.

Moi ? N'ai-je pas raison ?

N'êtes-vous pas , Monsieur , le chef de la mai-
son ?



M. PHILIDOR.

Sans doute.

MERLIN.

Vous avez une excellente tête,
Mais votre femme.

M. PHILIDOR.

Fi, ma femme est une bête :

Je viens pour lui parler de mon Gendre futur,
Du Marquis Lisimon; mais Merlin, je suis sûr,
Pour peu que nous voulions insister sur le nôtre,
Qu'aussitôt elle va m'en proposer un autre.
Oh! Je la-connois bien.

MERLIN.

Moi? Je n'en doute pas.

Votre femme, Monsieur, a l'esprit haut & bas;
Elle veut ignorer que cette loi subelle
Qui fait l'homme le maître, est la loi naturelle.
Sa complaisance va comme un flux & reflux,
Vous croyez la tenir, vous ne latenez plus.
Pour sa tête, Oh! ma foi, c'est tout comme la

Qui tantôt paroît claire & tantôt paroît brune.
Quand vous lui parlez blanc, elle vous répond
noir,

Et dites-lui bon jour, elle vous dit bon soir.

M. PHILIDOR.

Oh! parbleu nous verrons, j'ai fait choix de
mon Gendre,

Le Marquis Lisimon en ce lieu doit se rendre,
Je prétens que ma femme avec lui s'le-doux,
Et que ma fille en fasse aujourd'hui son époux,
Mais n'est-il point venu

MERLIN.
N'en foyez point en peine,
Le Marquis Lisimon au Jardin se promeine.

M. PHILIDOR.
En es-tu bien certain?

B ij

16 LES TROIS FRERES.

MERLIN.

Où je viens de le voir.

M. PHILIDOR.

Parbleu, Merlin, je suis ravi de le sçavoir,
Je veux tout au plûtôt en parler à ma femme,
Va-t'en me la chercher.

MERLIN.

Mais si la bonne Dame,
Quand vous lui parlerez du Marquis Lisimon,
Avoit un Gendre en poche aussi de sa façon.

M. PHILIDOR.

Oh ! vraiment c'est de quoi je la croi fort ca-
pable.

MERLIN.

C'est un esprit malin.

M. PHILIDOR.

C'est un esprit du diable.

MERLIN.

Elle dit toujours non.

M. PHILIDOR.

Moi je dis toujours oui.

MERLIN.

Elle se fâchera.

M. PHILIDOR.

J'en serai réjoui.

MERLIN.

Tenez toujours bien ferme.

M. PHILIDOR *en colère.*

Oh ! va, va, laisse faire.

Comment donc n'est-ce pas une fort bonne affaire ?

Le Marquis Lisimon est joli cavalier,

Ma fille pour époux vouloit un Officier ;

Tous les Gens du Palais lui caufoient la migraine,

Pour lui faire plaisir je prends un Capitaine ;

Je suis sûr q' à ma fille aussi-tôt il plaira.



Et puis ma femme après de quelqu'autre vou-
dra?

Corbleu nous allons voir ; fait ce que je desire ,
Va , cours , dis-lui que j'ai quelque chose à lui
dire.

MERLIN.

Il n'en est pas besoin , elle vient , je la voi.

M. PHILIDOR.

Je veux lui parler seul , Merlin éloigne toi.



S C E N E VII.

M. PHILIDOR , Mad. PHILIDOR ,
MERLIN.

MERLIN *bas à Mad. Philidor.*

LE Comte Lisimon vôtre prétendu Gendre
Est dans vôtre Jardin , Madame , à vous atten-
dre.

Mad. PHILIDOR.

Je viens à ce sujet parler à mon époux ;
Je te suis obligée , adieu , va , laisse nous.

M. PHILIDOR.

haut.

Voyons , sçachons un peu tout ce qu'elle a dans
l'ame.





SCÈNE VIII.

M. PHILIDOR, Mad. PHILIDOR,

Mad. PHILIDOR *brusquement.***H**E bien mon cher époux.M. PHILIDOR *sur le même ton.*

Hé bien ma chère femme.

Mad. PHILIDOR.

Pour vous entretenir vous me voyez ici.

M. PHILIDOR.

Pour le même sujet vous m'y voyez aussi.

Mad. PHILIDOR.

Au moins je vous demande un peu de complaisance.

M. PHILIDOR.

Soit ; mais je veux aussi de la corespondance.

Mad. PHILIDOR.

N'en ai-je pas toujours ?

M. PHILIDOR.

Non pas avec excès.

Mad. PHILIDOR.

N'allez-vous pas déjà m'intenter un procès ;

C'est vous qui commencez toujours à faire rage.

M. PHILIDOR.

Ma foi , vous êtes vous un vrai trouble ménage.

Mais , brifons là dessus ; nous venons nous parler ,

Tâchons de commencer par ne point quereller :

Notre fille Angelique à present est nubile ;
 Vous sçavez qu'en maris elle est fort difficile ;
 J'ai voulu lui donner plusieurs gens du Palais.
 Ils sont trop attachez, dit-elle, à leurs procès.
 Bref, elle a pour la Robe une mortelle haine,
 Et j'ai fait choix pour elle enfin d'un Capitaine.
 C'est

Mad. PHILIDOR.

Je vous interromps tout d'abord sur ce point.
 Sa mere à cet hymen ne consentira point.

M. PHILIDOR.

Pourquoi donc, s'il vous plaît ? Et quel but est
 le vôtre ?

Car enfin

Mad. PHILIDOR.

Mon but est qu'elle en épouse un autre.
 J'ai son affaire.

M. PHILIDOR *en colere.*

Hé bien ! N'avois-je pas bien dit ?
 Ventrebleu, peste soit de votre chien d'esprit.

Mad. PHILIDOR.

Mais, Monsieur, mon mari d'un ton plus bas,
 pour cause.

M. PHILIDOR.

Comment donc ? il suffit que je veuille une
 chose.

Pour que vous vouliez l'autre.

Mad. PHILIDOR.

Oh, je veux la raison ;
 L'époux que je lui donne est un joli garçon,
 Même il est Capitaine.

M. PHILIDOR.

Ah ! j'enrage . . . Madame,
 Je vous ferai bien voir que vous êtes ma fem-
 me.

26 LES TROIS FRÈRES

Mad. PHILIDOR.

Et par où s'il vous plaît?

M. PHILIDOR.

Par où? . . . suffit, je veux

Que ma Fille aujourd'hui condescende à mes vœux.

Mad. PHILIDOR.

Je prétends qu'Anquelique à moi seule obéisse.

M. PHILIDOR.

Selon ma volonté j'entends moi qu'elle agisse.

Mad. PHILIDOR.

Elle doit se soumettre aveuglement à moi,
Et de nul autre après ne recevoir la loi.

M. PHILIDOR.

Et par quelle raison?

Mad. PHILIDOR.

C'est que je suis sa mere.

M. PHILIDOR.

Et moi donc, s'il vous plaît, ne suis-je pas son pere?

Mad. PHILIDOR.

Et quand vous le seriez? Voyez, belle raison?

M. PHILIDOR.

Je m'en mocque, j'aurai pour Gendre Lisimon.

Mad. PHILIDOR.

Lisimon dites-vous? Lisimon Capitaine?

M. PHILIDOR.

Où.

Mad. PHILIDOR.

De quel Régiment?

M. PHILIDOR.

De celui de la Reine.

Mad. PHILIDOR.

Tout de bon?

M. PHILIDOR.

Tout de bon.



RIV A U X. 21

Mad. PHILIDOR.

Et vite, embrassons-nous.
Allons faire la paix mon cher petit Epoux.

M. PHILIDOR.

D'où vient donc tout à coup un excès de ten-
dresse

Que l'on pardonneroit à peine à sa maîtresse ?

Mad. PHILIDOR.

L'Epoux que je destine à ma fille aujourd'hui,
C'est Lisimon.

M. PHILIDOR.

Comment ? Lisimon ?

Mad. PHILIDOR.

Oùi c'est lui.

Et puisque nous voulons tous deux le même
Gendre,

A votre volonté je suis prête à me rendre.

M. PHILIDOR.

Voyez le grand effort ! Mais je suis tout troublé,
Quoi, Monsieur Lisimon vous a déjà parlé ?

Mad. PHILIDOR.

Oh ! Vrayment j'ai fait plus, ma parole est don-
née

De finir de ma fille avec lui l'hyménée.

M. PHILIDOR.

De moi sur cette article il a parole aussi.

Je vous dirai bien plus, Lisimon est ici.

Mad. PHILIDOR.

Je le sçais bien.

M. PHILIDOR.

Comment ?

Mad. PHILIDOR.

Je le sçais bien vous dis-je.

M. PHILIDOR.

à part.

Vous le sçavez ? Voici quelque nouveau ver-
tige.

12 LES TROIS FRÈRES

Mad. PHILIDOR.

Sur mon Biller il s'est rendu dans le jardin ;
Il a reçu, vous dis-je, un Biller de ma main
Par lequel en deux mots je lui mande & propose
De venir au jardin pour terminer la chose.

M. PHILIDOR *riant*.

Je vous en livre autant ; le cas est singulier ;
Je n'ai jamais rien vû de plus particulier.
Ne nous trompons-nous point ? C'est peut-être
un autre homme.

Est-ce bien Lisimon ?

Mad. PHILIDOR.

C'est ainsi qu'on le nomme.

M. PHILIDOR.

Un garçon fort bien fait ?

Mad. PHILIDOR.

Oùi vraiment, fait au tour.

M. PHILIDOR.

Assez beau de visage.

Mad. PHILIDOR.

Ah ! Beau comme le jour.

M. PHILIDOR.

Capitaine ?

Mad. PHILIDOR.

Oùi, vous dis-je.

M. PHILIDOR.

Ah ! ma foi, c'est lui-même.

Mad. PHILIDOR.

En doutez-vous ?

M. PHILIDOR.

Moi ? Non ; mais c'est un vrai problème.

Mad. PHILIDOR.

Nous allions quereller ; car nos plus grands de-
bats

Viennent faute souvent de ne s'entendre pas.



RIVAUX: 231

M. PHILIDOR.

Hé ! La chose à présent n'est pas encore bien claire.

Mad. PHILIDOR.

Il faut à notre fille apprendre ce mystère.

Puisqu'elle hait si fort tous les gens du Palais,
Lisimon pleinement doit remplir ses souhaits.

M. PHILIDOR.

Sans doute, & je prétends que l'affaire se fasse.



S C E N E IX.

M. PHILIDOR, Mad. PHILIDOR,
ANGELIQUE,

ANGELIQUE.

M On Pere, à vos genoux, je demande une
grace

M. PHILIDOR.

Comment donc?

ANGELIQUE.

Ah ! mon pere, auriez-vous bien le cœur
De vouloir aujourd'hui causer tout mon mal-
heur.

M. PHILIDOR.

En voici bien d'un autre & que veux-tu donc
dire?

Mad. PHILIDOR.

Mais vraiment son discours commence à m'in-
terdire.

24 LES TROIS FRÈRES
ANGÉLIQUE.

Vous voulez, dit Meriin, tous deux me marier,

Et je viens tout exprès ici pour vous prier
De ne me point forcer au nœud du mariage.

Mad. PHILIDOR.

Ah! le cas est nouveau, qu'une fille à votre âge

Ait pour l'état de femme une si grande horreur;
Des filles de Paris c'est l'unique fureur,
Et leur esprit seroit attaqué de folie,

S'il leur falloit rester fille toute leur vie.

ANGÉLIQUE.

Mais, mon dessein n'est pas de rester fille . . .
hélas!

Un jeune Cavalier m'a trouvé des appas . . .

Et je viens vous prier de renoncer au vôtre . . .

Et dem'en accorder en même tems un autre.

M. PHILIDOR.

Je ne m'attendois pas à ce petit détour;
Orçà, Mademoiselle, en dépit de l'amour,
A votre mere, à moi, j'entends qu'on obéisse.

ANGÉLIQUE.

Quoi! vous seriez, mon pere, auteur de mon
supplice.

M. PHILIDOR.

Ceci n'est pas mauvais; quoi, quand un coup
du sort

Met votre mere & moi parfaitement d'accord,
(Ce qui n'arrive pas deux fois au plus l'année)
Vous seule vous rompez un projet d'hyménée?
Mais quel est ce mignon? ce joli jouvenceu?
Dont vous avez coëffé votre petit cerveau?

Mad. PHILIDOR.

Je le gagerois bien, c'est quelque petit maître.

ANGÉLIQUE.

Oh! non, il est sensé tout autant qu'on peut
l'être.

M. PHILIDOR.



R I V A U X.

M. PHILIDOR.

Mais enfin, quel homme est-ce? Est-ce un homme de nom?

ANGELIQUE.

C'est puisqu'il le faut dire . . . un nommé Lisimon.

M. PHILIDOR.

Lisimon, dis-tu pas? Quoi c'est chose certaine?

ANGELIQUE.

Où, mon pere.

M. PHILIDOR.

Et qu'est-il?

ANGELIQUE.

Mais, il est Capitaine

Au Regiment, dit-on, de la Reine . . . Pourquoi

Paroissez-vous surpris . . . vous riez . . .

M. PHILIDOR *vient.*

Oh ma foi

Je n'y puis plus tenir.

ANGELIQUE.

Quoi! vous aussi ma mere?

Mad. PHILIDOR.

Le plaisant tour!

ANGELIQUE.

De grace expliquez ce mystere

M. PHILIDOR *vient toujours.*

Celui que nous r'avons destiné pour époux,

C'est Lisimon lui-même.

ANGELIQUE.

Ah! que m'apprenez-vous.

M. PHILIDOR.

Parbleu de Lisimon j'admire la sagesse,

Quelle discretion! quelle délicatesse!

De prendre de nous trois en secret l'agrément;

Peste! ce garçon-là promet infiniment.

ANGELIQUE.

Le pauvre Chevalier va donc être bien aise.

C

26 LES TROIS FRÈRES

Mad. PHILIDOR.

Chevalier, dites-vous ? oh ! ne vous en déplaîse
Vous serez bien Comtesse.

M. PHILIDOR.

Elle Comtesse ? bon.

Elle sera Marquise, & je vous en répons.
Lisimon est Marquis.

Mad. PHILIDOR.

Non, vrayment il est Comte.

ANGÉLIQUE.

Non, il est Chevalier.

M. PHILIDOR.

Hé ! quel peste de conte.

Il est Marquis vous dis-je, & Marquis prés-
Marquis ;

Et tous les Lisimon le sont de pere en fils.

Mad. PHILIDOR.

Et moi, Monsieur, & moi je soutiens le con-
traire.

M. PHILIDOR.

Bon, encor une fois mettons-nous en colere.

Mad. PHILIDOR.

Vous m'y forcez toujours . . . car tenez fran-
chement . . .

M. PHILIDOR.

Ne sçauriez-vous parler qu'avec emportement ?
Entre-nous vos discours sont pleins de pétu-
lance.

Mad. PHILIDOR.

Et les vôtres, Monsieur, sont pleins d'extrava-
gance.

M. PHILIDOR.

Le compliment est doux ; mais faut-il nous fâ-
cher ?

C'est une bagatelle, envoyons-le chercher,
N'est-il pas à Jardin ?

R I V A U X.

Mad. PHILIDOR.

Sans doute il y doit être.

Nous n'avons qu'à parler d'abord, il va par
roître;

Voyant le Comte qui vient.

Mais je le voi venir.



SCENE X.

M. PHILIDOR, Mad. PHILIDOR,
LE MARQUIS LISIMON,
LE COMTE LISIMON,
ANGELIQUE.

M. PHILIDOR *voyant le Marquis.*

J

ustement le voici.

Mad. PHILIDOR *prenant le Comte
par la main.*

Tenez; c'est celui-là.

M. PHILIDOR *prenant le Marquis.*

Non, non, c'est celui-ci.

Mad. PHILIDOR.

C'est celui-là vous dis-je.

M. PHILIDOR.

Hé! mon Dieu. non ma femme.

Mad. PHILIDOR *au Comte.*

Monsieur, n'êtes-vous pas Lisimon.

LE COMTE.

Oùi, Madame.

C. ij



18 LES TROIS FRERES

Mad. PHILIDOR.

Là, Monsieur, mon mari n'avois-je pas raison?

M. PHILIDOR *au Marquis.*

N'est-ce pas vous, Monsieur, qu'on nomme Lisimon?

LE MARQUIS.

Oùi, Monsieur.

ANGELIQUE *bas.*

Juste Ciel! ma surprise est extrême.

M. PHILIDOR *au Marquis.*

Capitaine?

LE MARQUIS.

Oùi, Monsieur.

Mad. PHILIDOR *au Comte.*

Et vous?

LE COMTE.

Et moi de même.

M. PHILIDOR.

Comment deux Lisimon? mais, je n'y connois rien.

Mad. PHILIDOR.

Pour moi je n'en connois point d'autre que le mien.

M. PHILIDOR.

Moi je croi que le mien est le seul veritable, Je m'y tiens.

ANGELIQUE *bas.*

Tout ceci me paroît incroyable.

LE MARQUIS.

Monsieur, j'espere en vous, vous sçavez mon amour.

M. PHILIDOR.

Oùi, Monsieur, vous aurez ma fille, & dès ce jour.

LE COMTE *à Madame Philidor.*

Vous sçavez mon ardeur, j'espere en vous, Madame?

RIVAUX. 29

Mad. PHILIDOR.

Comptez sur moi, Monsieur, ma fille est vôtre femme.

M. PHILIDOR.

Angelique.

ANGELIQUE.

Mon pere.

M. PHILIDOR.

A quoi rêves-tu là ?

Tu le connois si bien, expliques-nous cela.

Lequel est Lisimon ? est-ce l'un ? est-ce l'autre

Parle, est-ce le mien ?

ANGELIQUE.

Non.

Mad. PHILIDOR.

C'est le mien.

ANGELIQUE.

Ni le vôtre.

LE MARQUIS.

Comment ? Mademoiselle, ai-je l'air imposteur ?

Mon nom est Lisimon ; je suis homme d'honneur.

LE COMTE.

Permettez-moi de dire ici la même chose ;

Que Lisimon n'est pas un nom que je suppose.

M. PHILIDOR.

Lequel croire des deux ? par ma foi, je ne sçais.

au Marquis.

Mais vous me convenez, Monsieur, & c'est assez.

A mes commandemens ma fille va se rendre.

Mad. PHILIDOR *parlant au Comte.*

Et moi, je prétends moi, que Monsieur soit mon Gendre.

M. PHILIDOR *à sa femme.*

C'est à vous à ceder, je le veux, en un mot,

Vous n'êtes qu'une femme.

C iij

30 LES TROIS FRERES

Mad. PHILIDOR.

Et vous n'êtes qu'un fot.

ANGELIQUE.

Ah! mon Pere, en faut-il venir aux investives?

M. PHILIDOR *en colere.*

Quoi donc? dérogerai-je à mes prérogatives?

Vous dépendez de moi, je suis pere & mari;

D'elle comme de vous je veux être obéi.

LE MARQUIS.

Ah! Monsieur.

LE COMTE.

Ah! Madame.

ANGELIQUE.

Hé! ma mere, de grace,

Tâchez qu'avec douceur cette affaire se passe.

Mad. PHILIDOR.

Vôtre pere me jouë un tour de sa façon;

Je gage que le sien est un faux Lisimon.

M. PHILIDOR.

Moi? Je me servirois d'un pareil stratagème,

Je n'en suis pas capable.



SCENE XI.

M. & Mad. PHILIDOR, LE MAR-
QUIS, LE COMTE, LE CHEVA-
LIER, LISIMON, ANGELIQUE.

ANGELIQUE.

HE! le voici lui-même.



RIVAUX.

M. PHILIDOR.

Et qui donc ?

ANGELIQUE.

Lisimon.

M. PHILIDOR.

Qui ? celui que je voi ?

Je ne sçais où j'en suis.

Mad. PHILIDOR.

Ni moi.

LE MARQUIS *voyant le Chevalier.*

Ni moi.

LE COMTE *voyant le Chevalier.*

Ni moi.

LE CHEVALIER LISIMON.

Le Marquis & le Comte ! O rencontre impré-
vûë !

De tout ce que je voi mon ame est confonduë.

à M. Philidor.

Ah ! Monsieur, pardonnez à mon étonnement ;

Deux Rivaux , je le voi , traversent un Amant.

Esperant m'allier avec vôtre famille ,

Je vous venois ici demander vôtre fille.

M. PHILIDOR.

Oh ! ma foi , ç'en est trop , trois époux à la fois ,

Prétendez-vous , Messieurs , l'épouser tous les
trois ?

Mad. PHILIDOR.

La chose assurément ne paroît pas faisable.

M. PHILIDOR.

Mais qui diantre de vous est donc le véritable ?

TOUS TROIS ENSEMBLE.

C'est moi , Monsieur.

M. PHILIDOR.

Comment ? tous les trois ? oh ! parbleu ,

A la fin je croirai que ceci n'est qu'un jeu.

LE CHEVALIER.

Monsieur , puisqu'il vous faut dévoiler ce my-
stere ,

LES TROIS FRÈRES

Dés aînez Lifimon je suis le jeune frere.

Nous servons tous les trois au même Regiment.

Nous nous trouvons chez vous ; je ne sçais pas comment.

Ils sont tres-étonnez ; quant à moi , je vous jure Que je suis tout comme eux surpris de l'avanture.

M. PHILIDOR.

Puisque vous m'assurez que la chose est ainsi,

Je me trouve à present un peu plus éclairci.

Mais , par quel cas fortuit vous trouvez-vous ensemble ?

LE MARQUIS.

Sans doute c'est l'amour qui tous trois nous rassemble ;

Quant à moi , Merlin seul m'a produit près de vous.

LE COMTE.

Quoi , Merlin ? ah ! le traître , il mourra sous mes coups.

C'est lui qui m'a donné l'accès près de Madame.

LE CHEVALIER.

Ah ! qu'entends-je ? ainsi donc il trahissoit ma fiâme.

Il m'a comme vous deux produit dans la maison.

Il m'a deux fois tiré de l'argent.

M. PHILIDOR.

Le fripon !

LE COMTE.

J'en suis pour mon argent comme vous pour le vôtre.

LE MARQUIS.

Il nous a donc duppé tous trois l'un après l'autre , . . .

Mais vous m'avez promis votre fille , Monsieur, Et de vous sur ce point j'ai parole d'honneur.



Oh ! je vous la tiendrai.

LE COMTE.

Par parole authentique ,
Madame m'a promis la charmante Angelique.

Mad. PHILIDOR.

Ne craignez rien , Monsieur , vous ferez son
époux.

LE CHEVALIER.

Belle Angelique , hélas ! je n'espère qu'en vous.

ANGELIQUE.

Ah ! tant que de mon cœur je serai la maîtresse ,
Vous pouvez , Chevalier , compter sur ma ten-
dresse.

M. PHILIDOR.

C'est ce qu'il faudra voir.

Mad. PHILIDOR.

Mais que veut ce valet ?



S C E N E XII.

M. PHILIDOR , Mad. PHILIDOR ,
ANGELIQUE , LES TROIS
LISIMON , LA RONCE.

LA RONCE.

M Adame , on m'a chargé de vous rendre un
Billet.

M. PHILIDOR.

Encore un Lifimon ?

Mad. PHILIDOR.

Attendez donc réponse.

Mais , il s'en va. Voyons un peu ce qu'il m'an-
nonce.



S C E N E XIII.

M. PHILIDOR, Mad. PHILIDOR,
ANGELIQUE, LES TROIS
LISIMON.

M. PHILIDOR.

LE benêt, il apporte un Billet au hazard ;
Il devoit bien nous dire au moins de quelle part.
Je ne reconnois point du tout cette écriture,
Et je voi qu'on a même obmis la signature.

Elle lit.

L E T T R E.

A Tant appris, Madame, que les deux aînez des
trois Lisimon aspireroient au bonheur d'entrer dans
votre famille, j'ai cru qu'il étoit de mon devoir de
vous avertir que le Marquis est si fort adonné au
jeu, & le Comte aux femmes, qu'ils rendront une
épouse éternellement malheureuse ; vous savez
Madame, que ce sont là les deux vices ordinaires de
presque tous les gens de guerre ; ainsi prenez garde à
ce que vous ferez :

Mad. PHILIDOR *continuant.*

Quoi, Messieurs, vous aimez les femmes & le
jeu ?

Vrayment ; vous pourriez bien ruiner ma fille
en peu.

LE COMTE.

Madame, ce Billet n'est qu'un pur artifice.

LE MARQUIS.

Monsieur, à ma conduite on ne rend pas justice.

M. PHILIDOR.

Ce que j'apprends de vous, Messieurs, me fait
trembler.

Moi, vous donner ma fille ? autant vaut l'im-
moier.

Mad. PHILIDOR.

Ti ! les maris joiëurs sont des maris infames ;
Peut-on aimer le jeu ? . . . passe encor pour les
femmes.

LE COMTE.

Madame, encore un coup, on nous accuse à
tort,

Et s'il faut parler net, je soupçonne tres-fort
Vôtre valet Merlin de cette fourberie.

Nous avons des garans de sa friponnerie,
Et ce qu'il nous a fait à tous trois tour à tour,
Nous montre qu'il est bien capable d'un tel
tour.

Eclaircissons ce fait, je le demande en grace.

M. PHILIDOR.

Si c'est lui, je prétends l'affommer sur la place.
Mais voyez ce maraut ! taisons-nous . . . le voici,





SCENE XIV.

M. PHILIDOR, Mad. PHILIDOR,
LES TROIS LISIMON,
ANGELIQUE, MERLIN.

MERLIN *appercevant les trois Lisimon ensemble.*

AH ! que vois-je ? la peste, ils sont encor ici
Je les croyois bien loin . . . fuyons.

M. PHILIDOR.

Arrête, arrête,
Viens-tu jouer encore quelque tour de ta tête.

MERLIN *voulant s'échapper.*

Hé ! Monsieur, laissez-moi, l'on m'attend autre
part.

LE MARQUIS.

Ah, ah ! vous voilà donc, traître, insigne pen-
dard.

LE COMTE.

C'est donc toi, malheureux, dont l'audace est
extrême ?

LE CHEVALIER.

Faquin, te voilà donc ?

MERLIN.

Oùi, Messieurs, c'est moi-même.

à part.

Un peu d'effronterie, allons, ferme Merlin.

LE COMTE.

Tu nous a doré joués tous trois, double Coquin ?

MERLIN,

M E R L I N.

Qui, moi? de vous jôuer j'aurois eu l'impudence?

Souverain protecteur des cœurs pleins d'innocence,

Ciel, qui voyez ici l'affront que l'on me fait,
Me laissez-vous noircir d'un semblable forfait?

L E M A R Q U I S.

Quoi? ne nous as-tu pas introduit chez ton maître

Tous trois l'un après l'autre?

M E R L I N.

Oùï, Monsieur.

M. P H I L I D O R.

Hé bien, traître?

N'est-ce pas les jôuer? dis nous-en la raison?

M E R L I N.

Est-ce ma faute à moi s'ils sont trois Lisimon,
J'ai conduit ce me semble assez bien leurs affaires;

De quoi s'avisent-ils aussi d'être trois freres?

M a d. P H I L I D O R.

Mais ce n'est pas le tout, connois-tu ce billet?

Je suis sûre maraut que c'est toi qui l'as fait.

L E M A R Q U I S.

De tes tours insolens coquin c'est-là le pire.

M E R L I N.

Qui moi? faire un billet? je ne sçais pas écrire.

Si j'avois un peu sçu barboüiller du papier

Je serois à present peut-être un gros Fermier.

L E C O M T E tirant son épée.

Mon âme en ce moment veut être détrompée,

Traître, ou bien dans ton sang je plonge cette épée.

M E R L I N.

Mais, Messieurs, battez-moi, bourrez-moi,
tuez-moi,

38 LES TROIS FRERES

Je ne sçais d'où provient ce billet, par ma foi.

LE COMTE.
Tu n'en sçais rien maraut ?

MERLIN.
Non, la peste me tuë ;

Et c'est la verité, comme on dit, toute nuë.

Mad. PHILIDOR.
Je veux croire, Messieurs, qu'on cherche à

vous noircir ;

Mais avant de conclure il faut nous éclaircir,
Si ce qu'on nous écrit est faux ou veritable.

M. PHILIDOR.
Pour la premiere fois ma femme est raisonnable.

ANGELIQUE.
Tout cela ne seroit d'aucune utilité ;
Ces Messieurs voudroient-ils forcer ma volon-
té ?

MERLIN.
Puisqu'un autre a mon cœur, que peuvent-ils
prétendre ?

MERLIN à part.
Bon, elle me seconde, & c'est fort bien l'en-
tendre.

LE MARQUIS.
Madame, c'est assez, je me tiens averti.
Comte, m'en croirez-vous, prenons nôtre par-
ti,

Faisons par grandeur d'ame un effort sur nous-
même,

Puisque des trois Rivaux ce n'est pas nous
qu'on aime.

LE COMTE.
Chevalier nous laissons un champ libre à tes
feux ;

à Merlin.
Toi maraut, de tes jours ne te montre à mes
yeux.

MERLIN.
Mais, Moments, bancer moi, bancer moi,
bancer moi.



SCENE XV.

M. PHILIDOR, Mad. PHILIDOR,
ANGELIQUE, LE CHEVALIER
LISIMON, MERLIN.

M. PHILIDOR.

O R ça, Monsieur, Merlin, je veux que sans
mystere

Vous me developpiez le fond de cette affaire,
Ces Messieurs quittent prise, ils-en ont tout
sujet;

Si vous ne m'apprenez d'où vient ce beau billet,
Comme un fripon fiéffé, je vais vous faire pren-
dre

Jusqu'à ce que l'on ait des preuves pour vous
pendre.

MERLIN.

Permettez donc, Monsieur, qu'embrassant vos
genoux,

Votre Merlin exige une grace de vous.

M. PHILIDOR.

Et: quelle grace, dis?

MERLIN à genoux.

Celle de ne point battre

Un valet digne, hélas! de l'être comme qua-
tre;

Jetez les yeux, Monsieur, sur mon petit tré-
sor,

D ij

40 LES TROIS FRERES

Et voyez seulement ces quatre bourses d'or ,
Des aînez Lisimon , j'obtins les deux premie-
res ,

Et le cadet lui seul m'offrit les deux dernieres,
Je les servois d'abord tous trois sans primau-
té ;

Mais le plus fort payant l'a lui seul emporté.
Pour faire déguerpir les aînez des trois fre-
res ,

J'ai cru dans un besoin mes ruzes necessaires ,
Et cette Lettre enfin dont vous cherchez l'au-
teur ,

Est de l'invention de vôtre serviteur.

De cent routes , Monsieur , qui vont à la for-
tune ,

Depuis près de trente ans je n'en ai trouvé
qu'une ,

Si je vous ai trompé j'en pleure amerement ,
Et j'en suis très-fâché , Monsieur , assurément.

M. PHILIDOR.

Comment double coquin ? nous jouër de la for-
te ?

MERLIN.

Je m'y suis vû contraint , ou le diable m'em-
porte.

M. PHILIDOR.

En faveur de l'argent que cela t'a produit ,
Je veux bien pardonner ce petit tour d'esprit ;
au Chevalier.

Mais n'y retourne plus. Ma fille a sçu vous
plaïre ,

Obtenez s'il se peut l'agrement de sa mere ;
Cela se doit ainsi ; qu'elle approuve vos feux ,
Et je suis prêt , Monsieur , à vous unir tous
deux.

LE CHEVALIER.

Ma fortune eit égale à celle de mes freres ,

RIVAUX. 41

Pourquoi vos sentimens me seroient-ils con-
traires.

ANGELIQUE.

Ma mere vous pouvez me faire un heureux sort.

Mad. PHILIDOR.

Entrons dans le logis nous ferons cet accord.

MERLIN.

Le Cadet Lisimon remporte la victoire
Des trois Freres rivaux ainsi finit l'histoire.

F. I. N.

Vû & permis, Signé M. R. DE
VOYER D'ARGENSON.



RIVAUX

Toujours vos sentiments me font le con-
traire.

ANGELIQUE

Mais que vous pouvez me faire au heurt de l'air.

MALPÉTRO

Enfin dans le jour nous avons eu accord.

• BERTIN •

Le Grand d'Espagne toujours la victoire

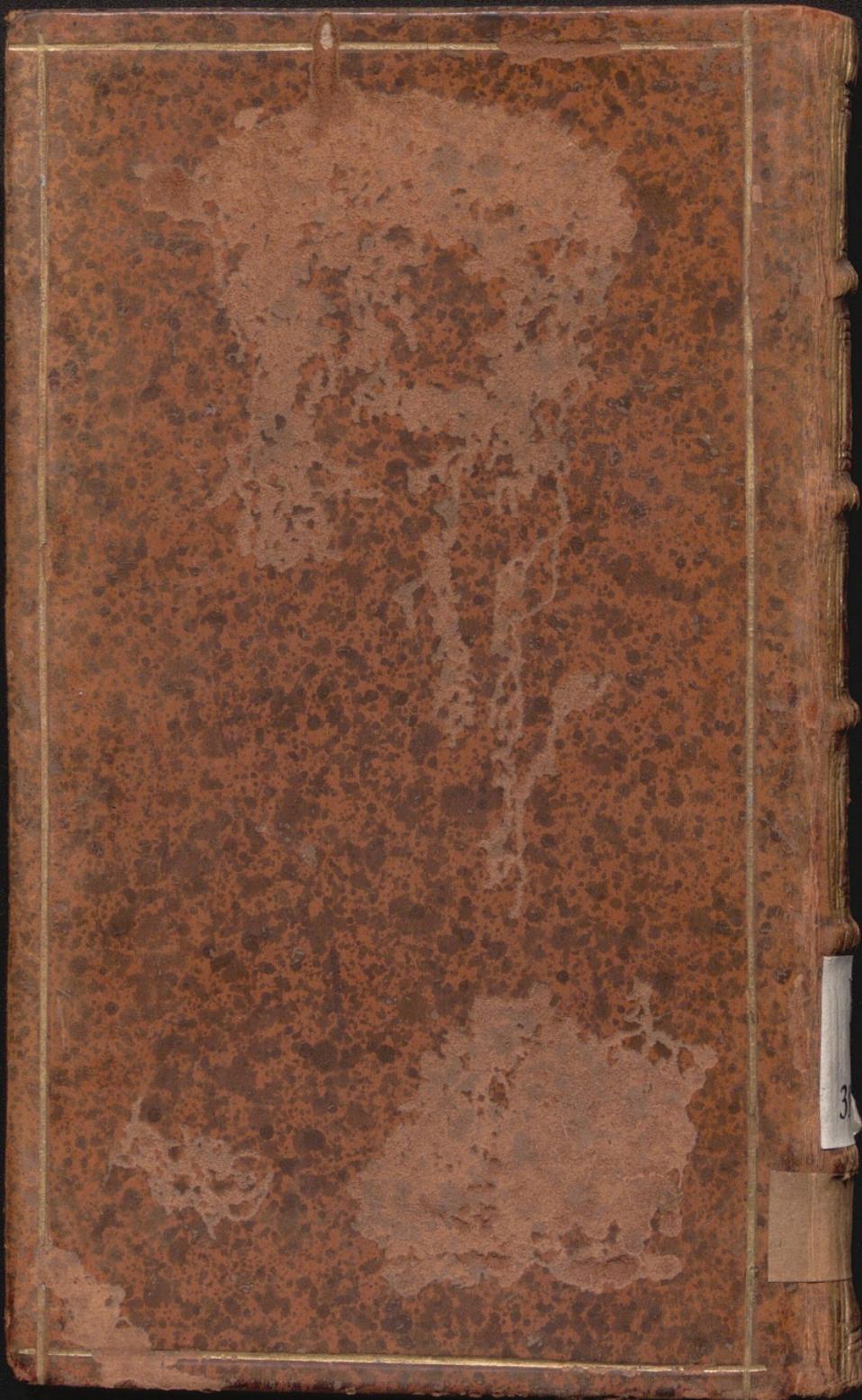
Des trois frères vivra sans fin l'histoire

F. M.

Vr. & permis. Signé M. R. DE
VOYER DAGGONON









LaFont, Joseph de:
LES

2

TROIS
FRERES
RIVAUX,

COMEDIE.

Par MR. D. L. F.

Le prix est de vingt sols.



A PARIS,
Chez PIERRE RIBOW, Quay des
Augustins, à la Descente du Pont
Neuf, à l'Image S. Louis.

M. DCC. XIII.

Avec Approbation & Per..ission.

